Publié le 19 janvier 2014.
Dernière modification : 14 juillet 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

LES TISSAGES DE SOIE DE CULAO-GIENG

La Cochinchine en 1915
(*Bulletin économique de l'Indochine*, juillet 1916)

[461] L'industrie de la soie, qui est un peu spéciale aux provinces de Longxuyên et de Châu-Doc, est représentée par les établissements de Culao-Gieng et de Tanchau et par un certain nombre de petits métiers familiaux.

L'établissement de Culao-Gieng occupe une soixantaine d'ouvriers annamites et produit des tissus de soie et notamment des crépons d'une qualité tout à fait remarquable.

La production est limitée au nombre des ouvrières employées qui sont des enfants recueillis et élevés par les Missions. Leur nombre reste donc à peu près stationnaire et la qualité de tissus fabriqués sensiblement la même.

[462] Les tissus sont généralement transformés en écharpes et en mouchoirs brodés.

Cet établissement produit également de la dentelle de soie au fuseau, des broderies sur soie de couleur ou des ornements d'église sur filet,

Les ouvrières abandonnent l'établissement de Culao-Gieng après leur mariage, et bien peu d'entre elles continuent à fabriquer, à leur compte, les tissus de première qualité qu'elles ont appris à confectionner. Elles retournent à l'ancien métier annamite, mal agencé et étroit, sur lequel elles ne fabriquent plus que les tissus légers de petite largeur, dont elles trouvent la vente courante et à bon marché dans la population indigène.

Les tissages de Culao-Gieng
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 27 juillet 1924)

A l'heure où l'industrie de la soie va prendre en Indochine un définitif essor, grâce au concours d'un spécialiste lyonnais, M. Berthaud, qui, à Pnom-Penh, construit en ce moment une usine moderne munie des derniers perfectionnements [Cie générale des soies de France et d'Indochine* à Chak-Angré], il n'est pas mauvais de rappeler qu'en Cochinchine, depuis de longues années, le tissage de la soie existe à l'état embryonnaire et que les produits obtenus sont de fort belle qualité.

Tous ceux des nôtres que le hasard de la vie coloniale a menés dans l'Ouest cochinchinois connaissent la soie de Culao-Gieng ; mais nombreux sont encore les Saïgonnais nouveaux débarqués, ou citadins casaniers qui ignorent entièrement qu'il est un coin de la colonie où l'on trouve de fort beaux tissus de soie, magnifiques crépons et d'admirables tussors.

On ne fait guère de réclame, en effet, pour ces soies ; point n'est d'ailleurs besoin d'en faire puisque toute la production est par avance absorbée par une clientèle fidèle ; c'est pourquoi bien des gens ignorent à Saïgon l'une des ressources du pays.

Les tissages de Culao-Gieng n'appartiennent pas, comme d'aucuns pourraient le croire, à une entreprise commerciale. Ils constituent simplement l'une des sections de l'établissement hospitalier des Sœurs de la Providence.

Là-bas, en cette île du Mékong, dans la province de Longxuyên, une chrétienté fut fondée en 1778 par deux familles annamites, cette chrétienté prospéra malgré les persécutions dont elle fut l'objet de la part des mandarins de l'ancien régime. Depuis, la Mission, en 1872, soit 94 ans plus tard, créa à Culao-Gieng un séminaire : à ce séminaire fut adjoint en 1876 l'établissement hospitalier des Sœurs de la Providence, lesquelles débutèrent d'abord par la fondation d'une crèche et d'un orphelinat.

Peu après, en 1879, les Sœurs firent construire un hôpital en lequel elles reçurent et reçoivent encore malades et infirmes bouddhistes aussi bien que catholiques.

Ce sont là, d'ailleurs, des renseignements que donne mon ami Victor Duvernoy dans sa Monographie de la Province de Longxuyên.

Pour occuper les enfants de l'orphelinat, lequel compte plus de quatre cents pensionnaires, les Sœurs de la Providence ont créé un ouvroir dont l'atelier de tissage est une des sections.

Certes, cet atelier ne dispose pas des derniers perfectionnements importés par M. Berthaud à Pnom-Penh, mais tel qu'il est, avec sa main-d'œuvre enfantine, les bonnes Sœurs sont arrivées à en obtenir d'admirables produits qui, bien souvent, firent le bonheur de parents et d'amis auxquels des Cochinchinois adressaient des pièces de crépon, de tussor, ou de soie en guise de souvenir. Pour ma part, j'ai fait quelques heureux en France en distribuant les trop rares coupons que j'ai pu me procurer.

J'ai encore présent à la mémoire une visite que je fis à Culao-Gieng, il y a plus de quatorze ans, guidé par le Révérend Père Herrgott, un esprit très distingué, qui me fit les honneurs des Établissements placés sous sa direction. La visite de la filature m'intéressa tout particulièrement ; je ne cachai pas mon admiration pour les Sœurs qui déployèrent tant de patience pour dresser les excellentes ouvrières dont les doigts de fées avaient produit les chefs-d'œuvre qu'on étalait sous mes yeux.

Assurément, l'industrie de la soie à Pnom-Penh, comme en d'autres points de l'Indochine, va prendre une grande extension, d'admirables tissus seront expédiés sur tous les points du globe, mais quoiqu'on fasse, l'atelier de Culao-Gieng conservera en Cochinchine sa clientèle fidèle.

En tout cas, nous devrons nous souvenir qu'à une époque où les Établissements Delignon, de Quinhon, pas plus que l'Usine de Pnom-Penh n'existaient, en un coin de Cochinchine, grâce au persévérant effort des Sœurs de la Providence, on produisait une soie d'excellente qualité et des tissus fort recherchés.

Henry de LACHEVROTIÈRE.

L'Impartial.

LE DERNIER JOUR DE M. ROBIN DANS L'OUEST
À CULAO GIENG
œuvre éminemment française
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 novembre 1934)

Intentionnellement, nous avons réservé pour notre édition d'aujourd'hui le récit de la dernière journée officielle dans l'Ouest. Nous estimons qu'elle vaut mieux que quelques lignes hâtives jetées en fin d'information du jour précédent.

Cette journée aura été le couronnement de la randonnée qui atteignit en cinq jours aux divers chefs-lieux comme aux pièces d'un immense échiquier de verdure.

Vendredi, en compagnie des officiels, nous avons navigué sur le Bassac et ses confluents, de Chaudoc jusqu'à Caolan par Culao-Gieng. Ce petit voyage à bord du *Canada* fut avant tout un pèlerinage tricolore sur des flots étales au soleil déjà chaud que margeait, entre l'azur et les eaux, la lointaine perspective des rives empanachées de palmeraies.

Après une heure d'hélice et de charme matinal en ce large paysage fluvial, alors même que nous nous prenions à oublier la civilisation au contact d'horizons d'aventure, tel un index enhardi jusqu'à dominer l'exubérance de la végétation tropicale, la pointe menue du clocher de Culao-Gieng nous rappela que la France était là.

Sur le fleuve, il est vrai, à la pomme du mât de la fière petite chaloupe flottait le carré marine au coin bleu, blanc, rouge du chef de la Colonie.

Bientôt, face à l'église présentée en retrait d'une vaste esplanade ordonnée en jardin clair, tandis que du dôme tombait le grand branle des cloches, M. Robin, accompagné du gouverneur de ls Cochinchine, prit pied dans l'île.

Déjà au large, le Supérieur de la vieille chrétienté, le R. P. Chouffot, était venu jusque sur la chaloupe officielle présenter ses devoirs au gouverneur généra en lieu et place de Mgr Hergott que le Concile œcuménique venait d'appeler au Tonkin.

Et tandis que débarquait le cortège, sur toute la longueur d'un wharf voisin, cinq cents orphelines alignées comme un équipage sur une lisse de haut bord agitaient chacun à bout de poing un petit drapeau de chez nous dont les couleurs se mêlaient, se jouaient au soleil ardent… Aux instants qui suivirent, le chef de la colonie recevait au seuil même du grand séminaire les souhaits traditionnels de bienvenue de M. Maillard, en sa qualité d'administrateur de Long-xuyên. Sans lecture, en excellent français, un élève de rhétorique les renouvela, puis M. Robin répondit. Après avoir chaudement remercié le P. Chouflot de l'accueil qui venait de lui être réservé, il félicita messieurs les missionnaires de l'œuvre éminemment française réalisée à Culao Gieng.

Au lever d'un déjeuner excellent, les deux gouverneurs et les officiels visitèrent l'ensemble des établissements, d'abord le grand séminaire, puis l'orphelinat que dirigent quelques saintes femmes de la Providence de Porcieux. « Vraiment le petit sou de la Sainte Enfance n'est pas un leurre » murmura près de nous un voisin.

Nous avons noté cette appréciation. Que l'on soit sans croyance où animé par une foi quelconque, il faut bien admettre, laïquement parlant, que nous retrouvâmes conservées à Culao-Gieng, les vieilles vertus d'ordre et de discipline qui font la force de la famille française.

Mais les explications que fournissait le P. Collot à l'un des officiels de la suite nous sortirent de nos pensées.

Il devint pour nous un parfait cicerone.

Nous profitâmes ainsi d'un véritable petit cours d'Histoire locale.

— …. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les persécutions contre les chrétiens sévissant en Annam et en Basse-Cochinchine, les catholiques s'éloignèrent des centres populeux et se portèrent vers l'Ouest où, au fond des nombreux arroyos et dans les îles du Mékong, ils trouvaient un refuge plus sûr et d'où il leur était plus facile de s'enfuir.

Une famille venant des bords du Dong-Nai et deux autres familles fuyant les persécuteurs s'installèrent, en 1778, à Dau-Nuoc et devinrent les fondateurs de cette chrétienté de Culao-Gieng. La première avait pour chef Le-van-Sanh, grand'père d'Emmanuel Phang, arrêté à Culao gieng, en 1859, pour avoir donné asile au missionnaire français Pernot, et exécuté à Chaudoc, le 31 juillet 1859, avec le prêtre indigène qui est arrêté en même temps que lui.

En 1872, la Société des Missions étrangères fonda à Culao-Gieng, sur les rives du Mékong, un séminaire, qui, jusqu'en 1917, fut l'unique séminaire de la Mission, Il comportait, outre des études de latin, des cours de philosophie et de théologie.

Les sœurs de la Province de Porcieux furent appelées à Culao-Gieng par la Mission en 1876. C'est à cette année que remontent l'orphelinat et la Crèche.

En 1880, un noviciat fut créé, pour former des sœurs indigènes. L'hospice a été construit en 1879, etc.

Mais soudain, le P. Collot se tut. Nous venions d'entrer dans la grande salle d'honneur de l'orphelinat.

Après les Missionnaires, à leur tour les sœurs de la Providence de Portieux recevaient nos gouverneurs.

Peut-être, tout au long de cette randonnée d'une semaine, n'avons-nous pas entendu une *Marseillaise* plus émouvante que celle que nous écoutâmes à cet instant, exécutée au piano par une sœur. Elle réalisa en notre esprit la synthèse de cette discipline française dispensée si bienveillamment à Cuiao-Gieng par quelques humbles femmes de chez nous.

Après les compliments d'usage et la réponse du chef de la Colonie, les officiels furent conviés à visiter l'établissement, mais oh, miracle de la transposition ! Comme ils quittaient la salle, soudain au piano, retentirent des notes mirifiques. Où donc avions-nous déjà entendu cela ? Nous nous rappelâmes enfin : c'était le samedi précédent au gala Sakharoff, Carlo Perimutter… Décidément la petite sœur de la Providence de Porcieux est une grande artiste. Nous étions loin dans les couloirs que les notes nous parvenaient encore de plus en plus affaiblies.

Dans l'atelier, MM. Robin et Pagès s'arrêtèrent longtemps devant les métiers à tisser la soie.

— À dix-huit ans, lorsqu'elles quittent l'orphelinat pour se marier, elles ont toutes en mains un métier, Elles sont aussi parfaites ménagères et gardent dans leur cœur le culte de la France. Ainsi s'exprimait le P. Collot à notre oreille.

Ces paroles, nous les retenons. Elles nous serviront de conclusion : Culao-Gieng est bien un joyau tricolore tapi dans la brousse loin de vaines prétentions civilisatrices dont nous ne retiendrons ici qu'une chose : c'est qu'une adolescence entière y grandit dans le respect et l'amour de notre pays. — VIDI

(*La Dépêche*).

Le Viêt-Minh et le massacre des chrétiens

(*La Croix*, 11 janvier 1946)

[En Cochinchine]

……

Dans la mission de Phnom-Penh, le supérieur et les professeurs du séminaire de Culaogien, emmenés comme otages et internés à Longxuyen, puis à Chaudoc, où ils furent délivres par les soldats japonais sur l'ordre des autorités britanniques.

Dans la même île de Culaogien, l'ensemble des établissements des religieuses françaises de la Providence de Portieux comprenait : la maison mère, un orphelinat avec près de 1.000 enfants, un hôpital pour les indigènes, une maternité, un dispensaire.

Le 20 novembre, une bande de partisans du Viet-Minh envahit l'île : débordés par le nombre, les soldats japonais chargés de maintenir l'ordre durent capituler. Cinq prêtres indochinois et seize religieuses françaises, emmenés comme otages, n'étaient pas encore délivrés a la date du 31 décembre.

La plus grande partie des bâtiments fut incendiée.